

Le crapaud et la pluie (1) Conte

1 Ceci s'est passé du temps où un empereur régnait sur le ciel et où un dragon veillait sur l'Écluse des Nuages. Du temps de la Grande Sécheresse, des arbres nus se dressaient sur le sol craquelé car les rivières tarirent* et les animaux s'attendaient à mourir de faim et de soif.

5 « Je proteste ! dit le petit crapaud. Je n'ai rien fait de mal et mes bébés crapauds non plus. Alors pourquoi sommes-nous condamnés à étouffer dans la boue qui se dessèche ? C'est injuste ! »

Mais personne ne lui répond. Et le soleil continue à brûler. Et la boue durcit à vue d'œil. Alors le petit crapaud décide d'intenter un procès à l'empereur du Ciel pour
10 avoir oublié de rappeler au dragon d'ouvrir l'Écluse des Nuages.

Il va avertir ses amis de son projet.

« Je t'accompagnerai, dit le crabe. Mes voisins les poissons sont morts, notre lac est sec comme un champ en plein été, et l'empereur devrait le savoir ! Et puis... j'ai une bonne paire de pinces, cela pourrait t'être utile !

15 - Nous vous accompagnerons aussi ! disent l'ours et le tigre. Dans notre forêt il n'y a plus ni herbe, ni feuilles, ni lapins, ni fruits, ni miel ... L'empereur devrait le savoir ! Et puis, nous avons de bonnes dents et des griffes pointues : cela pourrait vous être utile ! »

Et ils commencent à escalader la plus grande montagne de la région. "Où allez-vous? demande le renard, rencontré en chemin.

- Intenter un procès à l'empereur du Ciel, qui n'a pas fait ouvrir les Écluses des Nuages cette année ! explique le petit crapaud. Veux-tu venir avec nous ?

- Volontiers !" dit le renard.

Et l'abeille, qui passait justement par là, bourdonne :

25 "Moi aussi ! Moi aussi !"

Et voilà les six amis qui gravissent la Grande Montagne.

Ils montent de plus en plus haut jusqu'à pouvoir sauter sur un nuage.

Et de là ils sautent dans le ciel et continuent toujours tout droit comme sur une route jusqu'au palais de l'empereur.

30 Devant la porte du palais il y a un grand tambour. Comme une gigantesque sonnette.

« C'est le crapaud qui frappera ! disent les animaux. C'est lui qui a proposé cette expédition. C'est lui notre ambassadeur. »

Le petit crapaud saute sur un tabouret et frappe poliment : toc-toc !

Pas de réponse.

35 Il frappe plus fort : boum-boum !

Toujours pas de réponse.

Alors il frappe de toute sa force : Bang! Bang !! Tarata-bang !!!

Le gardien du palais court ouvrir la porte. Il ne voit personne ... car un petit crapaud est assurément indigne du regard d'un si grand personnage.

40 « Qui ose frapper le Tambour du Ciel ? demande-t-il.

- Moi, dit le petit crapaud. La terre se dessèche et je viens intenter un procès à l'empereur... qui a oublié de nous envoyer la pluie !

Le crapaud et la pluie (2)

- 1 Le gardien court chez son maître pour lui faire part du message du crapaud.
«Quelle insolence ! Envoie-lui mon coq de combat !» dit l'empereur au gardien.
En voyant arriver le coq, le petit crapaud se met à crier :
«Ami renard ! Ami renard ! »
- 5 Et celui-ci, qui n'a pas vu un dîner aussi dodu depuis longtemps, n'en fait qu'une bouchée.
« Ces animaux sont vraiment mal élevés ! Oser se défendre contre mon coq ! Quel manque de respect ! Envoie-leur mon chien pour leur enseigner les bonnes manières ! dit l'empereur.
- 10 - Ami ours ! Ami ours ! » crie le petit crapaud en voyant ce chien monstrueux se jeter sur le renard.
Et l'ours a la patte lourde.
« Votre chien est en miettes ! annonce le gardien à son maître.
- Alors va toi-même au-devant de ces bêtes, au lieu de m'assommer avec de
15 mauvaises nouvelles! » crie l'empereur. Le gardien de la Porte du Ciel s'arme jusqu'aux dents.
« Ami tigre ! Ami tigre ! crie le petit crapaud en le voyant arriver, l'air menaçant.
- Enfin quelque chose à grignoter ! », pense le tigre, tout content.
Que peut un gardien, même portant une hache de rubis, contre un ours, un renard et
20 un tigre ensemble ?
Se réfugier dans un tonneau?
Mais à quoi cela sert-il lorsqu'un petit crapaud crie :
« Ami crabe ! Amie abeille ! » Et que l'un s'accroche et pince le nez du gardien, et que
l'autre le pique tant qu'elle peut aux jambes et aux mains.
- 25 Et que, pendant ce temps, le petit crapaud frappe le Tambour du Ciel de toutes ses forces, en criant:
« Nous demandons justice ! Nous demandons la Pluie!
- Donnons-leur ce qu'ils veulent, sinon ils casseront mon beau palais ! » se dit
l'empereur. Il les fait donc entrer dans la salle du trône, et s'engage par écrit à ne plus
30 jamais oublier la pluie. Et pour éviter des visites aussi éprouvantes à l'avenir, il nomme le crapaud «Oncle du Ciel» : dès qu'une sécheresse s'annoncera, il n'aura qu'à coasser bien fort, et il sera promptement écouté !
Et voilà pourquoi, se passant le mot de père en fils, les crapauds font tant de bruit
35 lorsque la pluie manque pour rappeler à l'empereur, ou au dragon, ou à tout autre qui s'en occupe maintenant, qu'ils sont Oncles du Ciel et qu'on doit ouvrir l'Écluse des Nuages.

Les petits écureuils

« C'est une très grande fleur rouge, dit Zoulinet.

— C'est un champignon immense », dit Zuliko.

Tous deux penchent un peu plus leur museau curieux entre les feuilles épaisses.

Le panache roux de leur queue s'agite comme une flamme joyeuse.

« Il faut en parler à grand-mère », disent-ils ensemble.

Cabriolant, ils dégringolent à travers les branches. Grand-mère, un peu tousotante et *ankylosée**, les regarde venir avec bienveillance :

« Mais c'est Zoulinet ! Mais c'est Zuliko ! Voulez-vous encore une histoire, mes petits enfants ?

— Non, non, grand-mère, vous nous conterez des histoires quand les feuilles des arbres deviendront rousses comme nos queues et que le vent sifflera des airs tristes. Nous voulions seulement vous dire que nous avons vu quelque chose de très drôle.

— Qu'est-ce que c'est, mes petits ?

— C'est une fleur très grande, dit Zoulinet.

— C'est un champignon immense, dit Zuliko.

— ... Large comme ça ! » font-ils tous deux à la fois.

Grand-mère réfléchit un petit moment.

« Il n'y a pas de fleur si grande, ni de champignon non plus. Vous avez vu tout de travers. Mais ce n'est pas la première fois que *de jeunes écureuils ont la berlue**. »

« Venez avec nous, grand-mère, et vous verrez que c'est vrai, disent Zoulinet et Zuliko très vexés.

— Eh bien ! allons », dit grand-mère.

Elle se met à sauter de branche en branche, en soufflant très fort ; ses petits-fils bondissent devant elle.

« Il faut descendre un peu plus, dit grand-mère ; je n'y vois pas de si loin. »

« N'est-ce pas que c'est une fleur ? dit Zoulinet.

— N'est-ce pas que c'est un champignon ? » dit Zuliko.

Grand-mère secoue la tête :

« Ce n'est pas une fleur, Zoulinet ; ce n'est pas un champignon, Zuliko. C'est un parapluie rouge. J'en ai vu un tout pareil lorsque j'étais au moulin.

»

Grand-mère avait, en effet, passé trois semaines au moulin, quand elle était jeune ; on l'avait faite prisonnière, mise dans une cage ; un jour, elle s'était échappée, mais elle avait beaucoup appris pendant ces trois semaines-là.

« Cela sert à quoi, un parapluie ?

— Quand le ciel devient noir et que tombent des gouttes d'eau, les hommes ouvrent cette chose et se cachent dessous pour ne pas être mouillés.

— Les hommes ne sont pas très braves, alors, grand-mère ?

— Non, mais il ne faut pas leur en vouloir. Tout le monde ne peut pas être un écureuil à panache doré. »

Houp ! houp ! houp ! Deux bonds légers, un qui l'est moins ; toute la famille est à terre et se rapproche.

« Oh ! crient-ils tous en même temps.

— C'est une petite fille », dit grand-mère.

C'est une petite fille, en effet : elle est couchée sous le grand parapluie et dort de tout son cœur.

« C'est joli, une petite fille, dit Zoulinet.

— Presque autant qu'un écureuil », approuve Zuliko.

D'après HENRIETTE ROBITAILLIE, *Contes des bois et de la lande*, Hatier.

**ankylosée* : qui a du mal à bouger parce qu'elle est restée trop longtemps immobile.

**avoir la berlue* : avoir des visions. S'imaginer que l'on a vu quelque chose.

À ta santé, le loup

C'est l'hiver. Les loups, dans la forêt, sont si affamés qu'ils partent. Les adultes s'éloignent tous ensemble, dans la neige et le vent, à la recherche d'un peu de nourriture. Mais le plus jeune, Passepoil, ne peut les suivre. Il se dirige donc vers le village des hommes.

Il fait si froid que ses pattes et son museau sont presque gelés quand il arrive à la première maison. Le louveteau gratte à la porte. Une vieille dame lui ouvre :

« Tu ne vois pas que je viens de balayer, et que tu mets de la neige partout ? Va-t-en, ou je te chasse à coups de balai. »

Passepoil gratte à la porte de la deuxième maison. Le menuisier qui lui ouvre s'écrie furieux :

« Qui ose me déranger pendant que je travaille ? Allez, file d'ici et vite. »

C'est un très petit village et il ne reste qu'une seule maison. Une dernière fois, Passepoil gratte à la porte.

Une paysanne habite cette maison-là avec ses enfants. Quand elle entend gratter à la porte, elle court ouvrir et elle pousse un grand cri :

« Oh ! là ! là ! les enfants, c'est un loup ! »

Alors, vite, elle referme la porte et elle tire les verrous.

Alors Passepoil comprend qu'il va mourir de faim, de fatigue et de froid. Mais il ne veut pas mourir dans ce village qui n'a pas voulu de lui. Il se remet en route.

Il est si fatigué qu'il se cogne contre une petite cabane perdue dans la forêt. Le vieil homme qui habite là entend le bruit ; il prend sa lanterne et il sort dans la nuit. Il trouve Passepoil étendu dans la neige.

Aussitôt, le vieil homme prend Passepoil dans ses bras et il l'emporte chez lui. Là, il le frotte avec de la paille pour le réchauffer et il lui donne à manger. Pendant ce temps, dans la première petite maison, la vieille dame se dit :

« Un peu de neige sur mon tapis, c'était sans importance. »

Elle prend une couverture, et elle part en courant à la recherche du loup.

Dans la deuxième maison, le menuisier pense au loup, lui aussi :

« J'ai eu tort de ne pas m'occuper de cette bête. Maintenant que j'ai fini mon travail, je vais m'ennuyer. Je pars à sa recherche. »

Le menuisier prend deux poissons séchés et il sort de sa maison.

Dans la troisième maison, la paysanne dit à ses enfants :

« J'ai été bien sotté d'avoir peur d'un pauvre loup malade. Venez, les enfants, prenons des galettes salées et partons vite à sa recherche. »

Ils arrivent tous ensemble à la cabane de la forêt et ils trouvent le vieil homme et le loup devant le feu.

« Entrez, entrez, voyez, j'ai trouvé un ami », dit le vieux.

Le vieil homme sort son meilleur vin, il le fait chauffer dans une casserole et il en verse à chacun.

Alors, tous, ils entourent le loup et son ami, et ils lèvent leurs verres fumants :

« À ta santé, le loup.

— À ta santé, le vieux et à notre santé à tous. »

ÉLÉONORE SCHMID et CHANTAL DE MAROLLES, *À ta santé, le loup* (Éditions du Centurion)

Coufi-Coufou

Il y avait une fois une pauvre femme qui s'appelait Coufi-Coufou. Elle était si pauvre qu'elle demeurait dans un vieux tonneau troué.

Un jour où il pleuvait à torrents, elle vit arriver un mendiant. C'était l'enchanteur Merlin, qui s'était déguisé. La pauvre vieille avait bon cœur. Elle dit :

« Ah! Voilà un homme qui est encore plus malheureux que moi. Viens t'abriter dans mon tonneau. Tu laisseras passer la pluie. »

Merlin accepta. Il regardait Coufi-Coufou qui avait l'air désolé. Il lui demanda :

« A quoi pensez-vous? »

Coufi-Coufou répondit :

« Je pense au bonheur de ceux qui ont une petite maison avec un joli jardin. »

La pluie s'arrêta et le bonhomme partit.

Quand Coufi-Coufou s'éveilla le lendemain matin, son vieux tonneau avait disparu. Elle était dans une belle maison. Et devant la maison s'étendait un jardin rempli de fleurs.

Six mois après, l'enchanteur passa devant cette maison.

« Bonjour Coufi-Coufou, vous voilà heureuse à présent? »

La vieille femme secoua la tête et dit :

« Je suis trop pauvre pour être heureuse, messire, beaucoup trop pauvre. »

Le lendemain, Coufi-Coufou s'éveilla dans un grand lit orné de dentelles. Des meubles, tous plus beaux les uns que les autres, garnissaient la chambre.

Coufi-Coufou entendit des gens qui travaillaient. C'étaient des domestiques. Coufi-Coufou n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles.

Elle était donc riche, maintenant! L'enchanteur l'avait récompensée de sa bonté.

Bientôt une servante entra dans la chambre. Elle dit à Coufi-Coufou :

« Madame, j'attends les ordres de Madame, pour habiller Madame et faire le déjeuner de Madame! »

Que de *Madame!*

La servante ouvrit une armoire. Elle était pleine de robes. Coufi-Coufou se fit habiller. Quand elle se regarda dans la glace de l'armoire, elle ne se

reconnut pas !

Coufi-Coufou oublia rapidement qu'elle avait été pauvre. Il y eut beaucoup de fêtes dans son palais : des bals, des feux d'artifice, des banquets.

On en parlait partout à la ronde.

Six mois après, l'enchanteur passa devant ce palais. Coufi-Coufou ne le reconnut pas, car il s'était déguisé.

« Bonjour Coufi-Coufou, lui dit-il. Vous voilà heureuse cette fois ? »

Coufi-Coufou jeta un regard dédaigneux sur cet inconnu qui osait lui parler et ne répondit rien.

L'enchanteur reprit :

« Ne m'entendez-vous pas, Coufi-Coufou ? »

Elle répondit enfin, en pinçant les lèvres :

« Apprenez, bonhomme, que vous avez l'honneur de parler à la princesse Coufi-Coufou ! Je vais vous faire bâtonner par mes domestiques si vous ne vous retirez pas de mon chemin ! »

Et elle continua sa promenade ...

Le lendemain matin, quand elle s'éveilla, son château, ses servantes, ses valets, tout avait disparu. Elle se retrouva dans son vieux tonneau troué, Coufi-Coufou comme devant !

D'après GAUTHIER-VILLARS, *le Petit Roi de la forêt* (Hachette).

Le chacal et le crocodile

Le chacal aimait beaucoup les coquillages. Il avait l'habitude de descendre chaque jour au bord de la rivière, pour y chercher des moules et des crabes.

Un jour, comme il avait très faim, le chacal mit sa patte dans l'eau, sans regarder.

« Snap ! » un crocodile saisit la patte dans sa gueule.

« Pauvre de moi ! pensa le chacal. Le crocodile tient ma patte. Il va me tirer dans l'eau et me manger. Que pourrais-je faire pour qu'il me lâche ?... »

Il réfléchit et se mit à rire tout haut.

« Oh ! Oh ! Oh ! s'écria-t-il, est-ce que Monsieur Crocodile est aveugle ? Il a attrapé une racine, et il croit que c'est ma patte. J'espère qu'il la trouvera tendre ! »

Le crocodile pensa :

« Tiens, je me suis trompé. »

Il desserra les mâchoires, le petit chacal se sauva en criant :

« Monsieur Crocodile, c'est bien aimable à vous de me laisser partir... »

Après cela, le petit Chacal n'osa plus aller au bord de la rivière, mais il trouva bientôt un jardin de figes sauvages. Elles étaient si bonnes qu'il allait tous les jours en manger.

Le crocodile s'en aperçut, et décida de capturer le chacal. Il rampa jusqu'au jardin. Il fit un gros tas de figes sauvages, et se cacha dessous.

Le petit Chacal arriva en dansant, heureux et sans souci. Mais, en regardant avec soin autour de lui, il vit le gros tas de figes.

« Hum, pensa-t-il, ça ressemble tout à fait à une ruse de mon ami le crocodile. Je vais faire une petite INVESTIGATION... »

Il se tint tranquille, et se mit à parler tout haut. Il dit :

« Les figes que je préfère sont les figes bien mûres et fendues, qui tombent quand le vent souffle : et, quand elles sont tombées, le vent les fait bouger sur le sol, de-ci, de-là. Les figes de ce gros tas ne bougent pas du tout ; je pense qu'elles doivent être mauvaises. »

Le crocodile, caché sous le tas de figes, entendit ces paroles et se dit :

« Peste soit du chacal ! Il faut que je fasse bouger ces figes, et il croira que c'est le vent. »

Il se mit donc à se tortiller si fort, que les figes roulèrent et que l'on aperçut les écailles de son dos.

Le chacal, aussitôt, se sauva en criant :

« Merci encore, Monsieur Crocodile, vous êtes bien aimable de vous montrer ! Je

n'ai pas le temps de vous saluer. Bonjour !... »

Le crocodile était fou de rage, et il jura qu'il aurait le chacal, chair et os. Il rampa jusqu'à la maison du chacal, enfonça la porte, et se glissa à l'intérieur.

Peu après, le chacal arriva en dansant, heureux et sans souci. Mais, en regardant avec soin autour de lui, il vit que la terre était tout aplatie, comme si on avait traîné des troncs d'arbres.

« Qu'est-ce que cela peut bien être ? pensa-t-il. »

Le chacal vit que la porte de sa maison était enfoncée, et que les gonds étaient arrachés. Alors, il se dit :

« Je vais faire une petite IN-VES-TI-GA-TION ! »

Et il commença à parler tout haut, comme d'habitude :

« Comme c'est drôle ! Pourquoi ne me parles-tu pas, petite maison ! D'ordinaire, tu me dis bonjour, quand je rentre. Qu'est-ce qui peut bien être arrivé à ma petite maison ? »

Le crocodile pensa :

« Bon ! je vais parler, comme si j'étais la petite maison, sinon il n'entrera jamais ! »

Il prit une voix aussi douce qu'il pouvait :

« Allô ! Allô ! petit chacal ! »

À cette voix, le chacal se dit

« Si je ne viens pas à bout, cette fois, du méchant crocodile, c'est lui qui viendra à bout de moi ! »

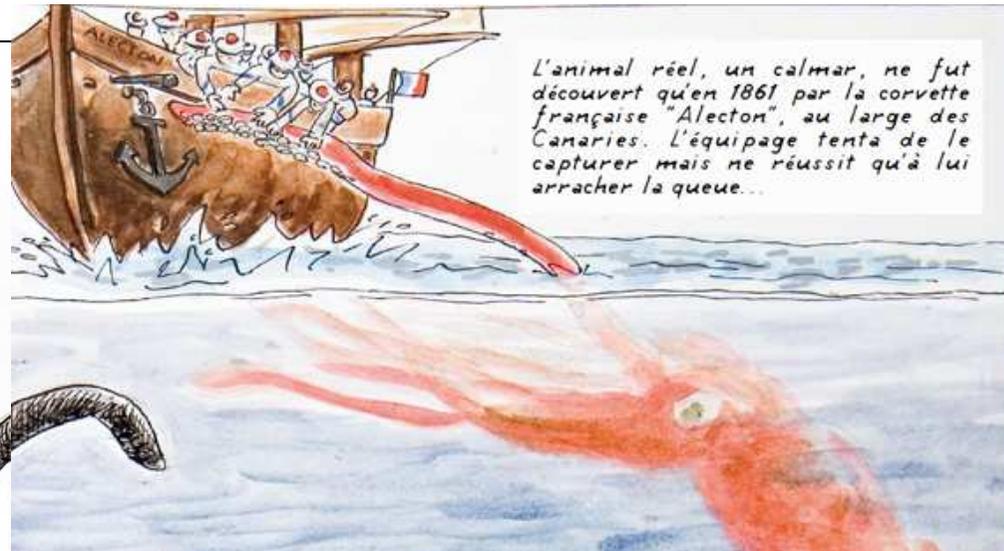
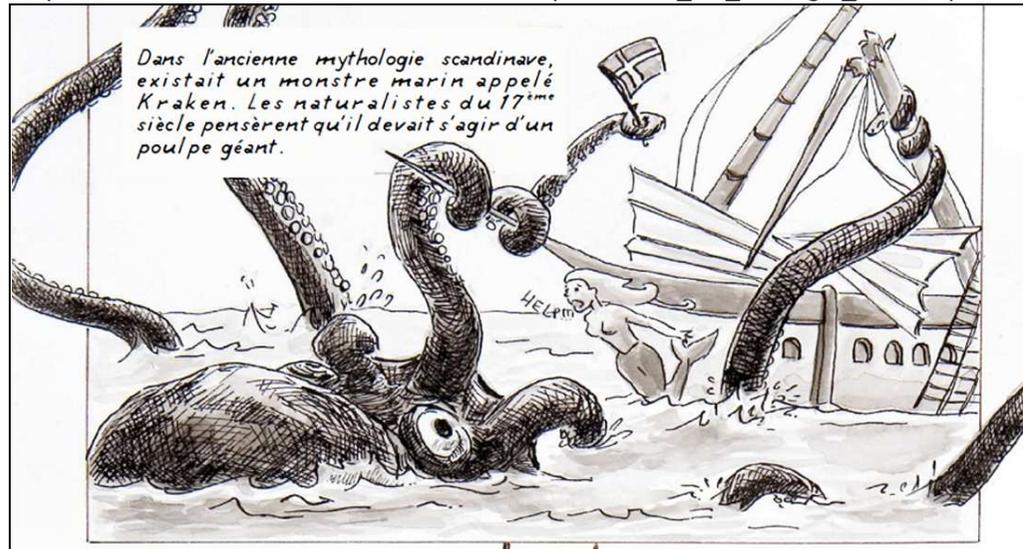
Il réfléchit un moment, puis il dit gaiement :

« Merci, petite maison, je suis content d'entendre ta voix, je vais entrer tout de suite, laisse-moi seulement chercher du bois, pour faire cuire mon dîner... »

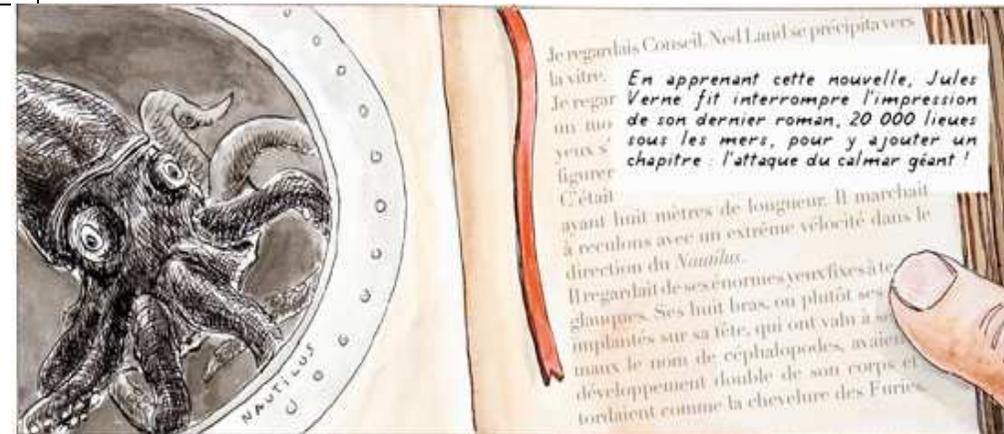
Il ramassa autant de bois qu'il put, et encore autant ; il empila tout ce bois contre la porte de la maison, et il y mit le feu.

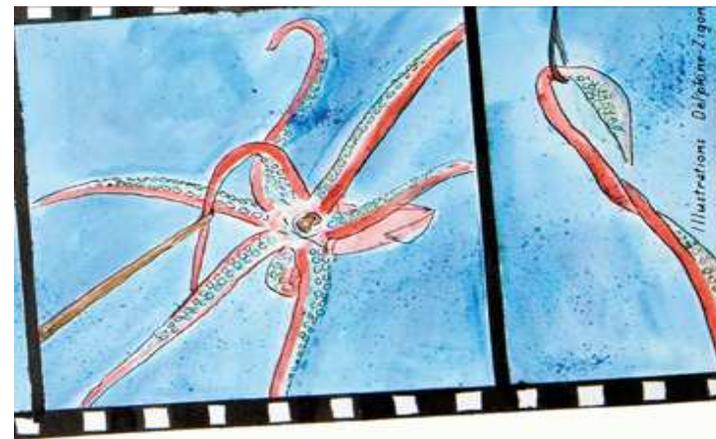
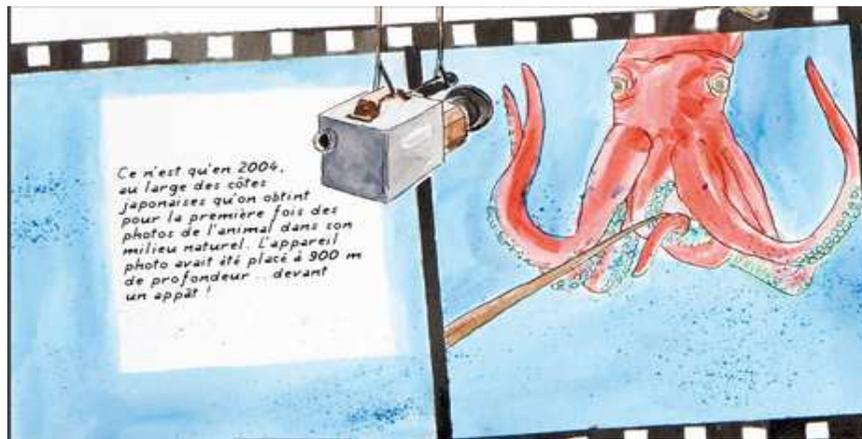
Et le bois fit tant de flammes et de fumée que le crocodile fut séché et fumé comme un hareng saur !

Adapté de Miss SARA CONE BRYANT, *Le petit Chacal et le Crocodile*



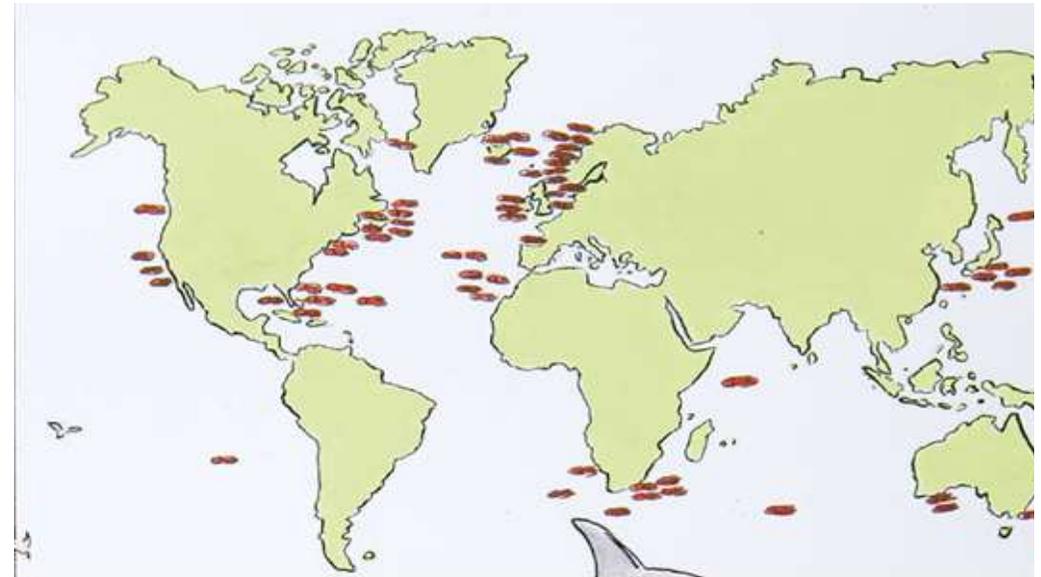
Du mythe à la réalité

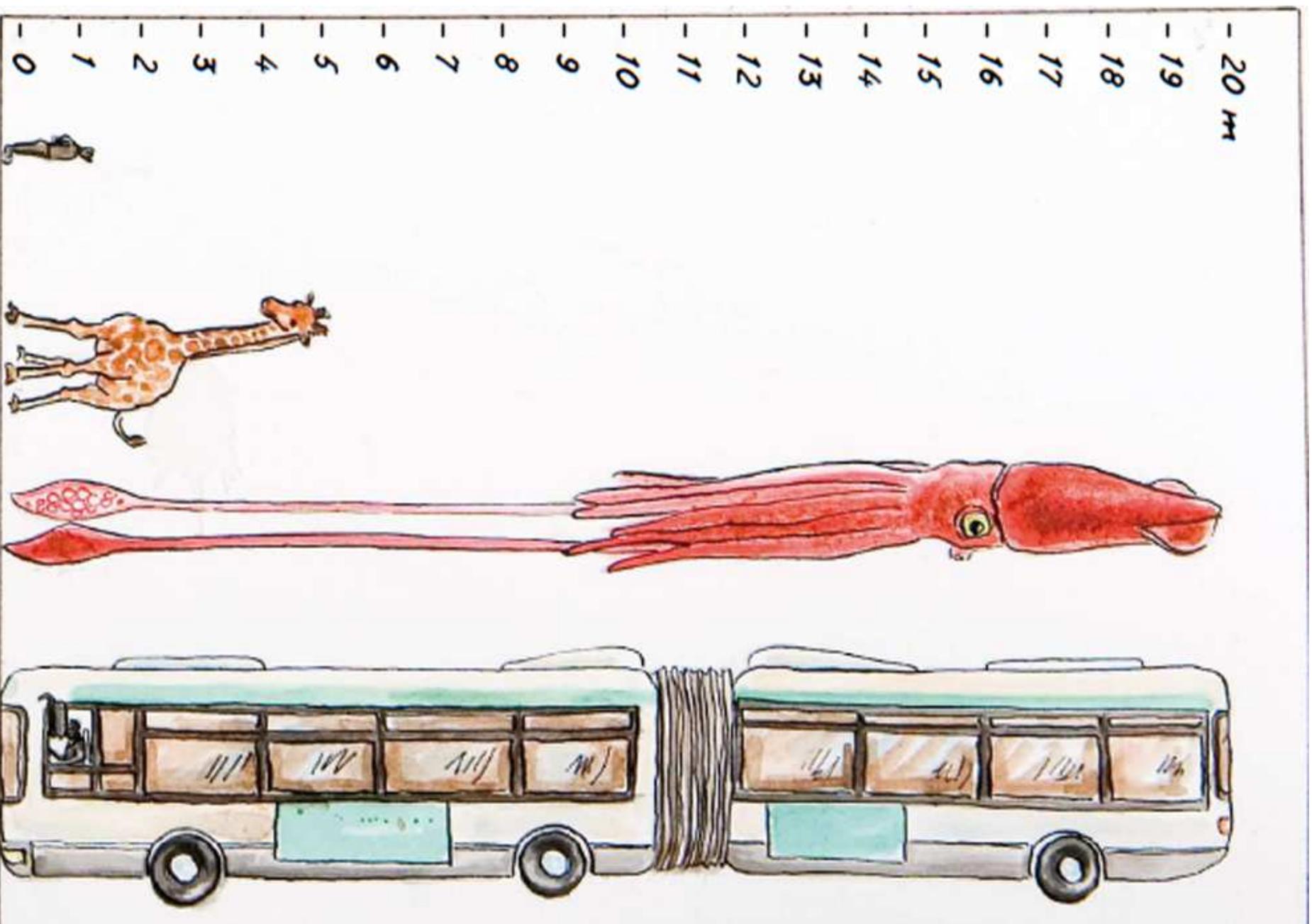


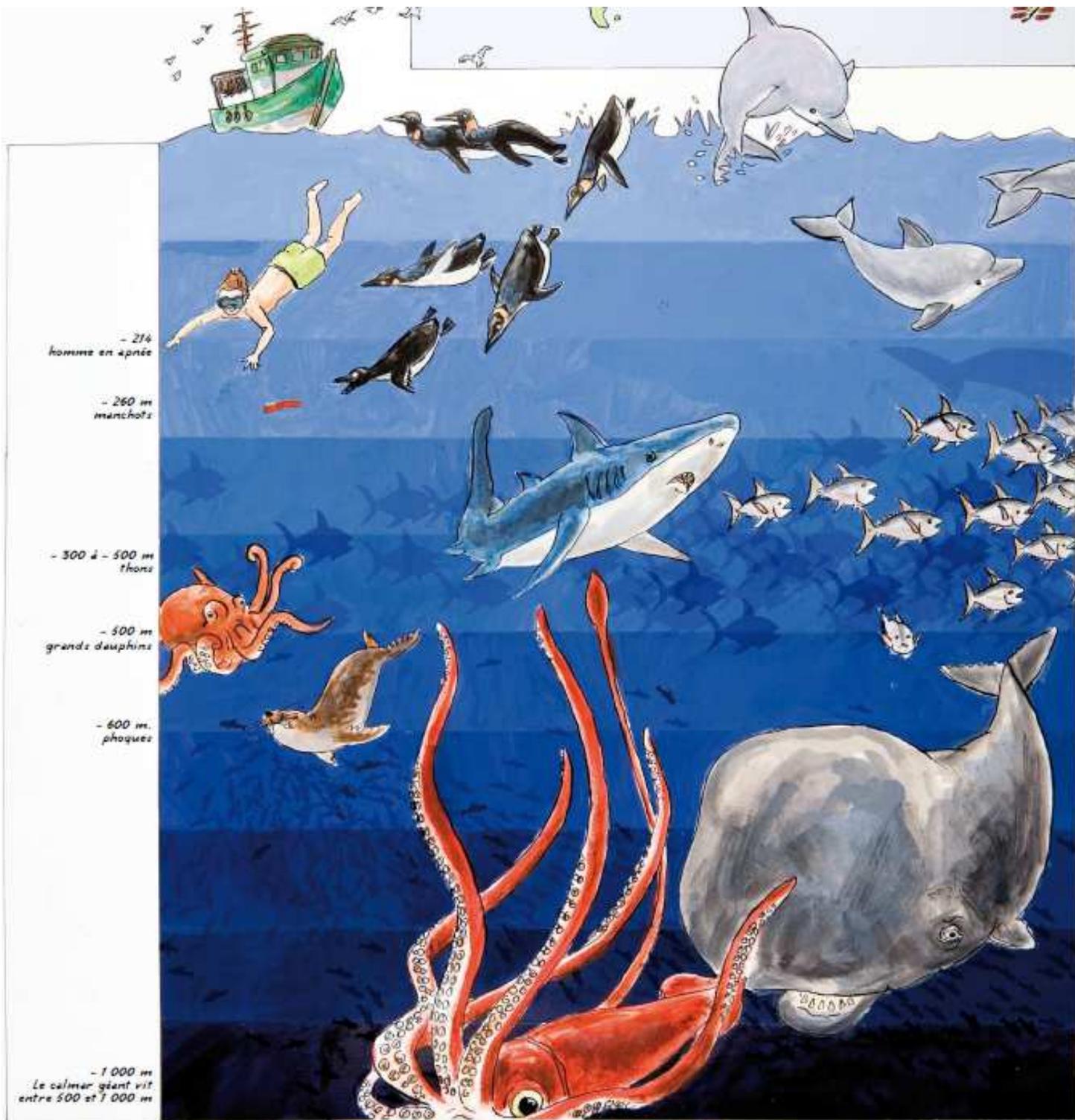


Où vivent les calmars géants

-  Ce que l'on sait de leur habitat provient
- soit de calmars échoués
 - soit de calmars retrouvés dans des filets de pêche
 - soit de calmars que l'on a aperçu
 - soit des restes de calmar retrouvés dans l'estomac d'autres animaux







Illustrations : Delphine Zigoni

Le Petit Prince

Antoine de Saint-Exupéry

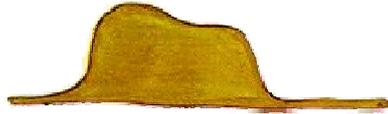
PREMIER CHAPITRE

Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait "Histoires Vécues". Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve. Voilà la copie du dessin.



On disait dans le livre: "Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher. Ensuite ils ne peuvent plus bouger et ils dorment pendant les six mois de leur digestion".

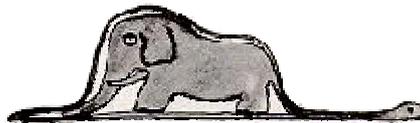
J'ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle et, à mon tour, j'ai réussi, avec un crayon de couleur, à tracer mon premier dessin. Mon dessin numéro 1. Il était comme ça:



J'ai montré mon chef d'œuvre aux grandes personnes et je leur ai demandé si mon dessin leur faisait peur.

Elles m'ont répondu: "Pourquoi un chapeau ferait-il peur?"

Mon dessin ne représentait pas un chapeau. Il représentait un serpent boa qui digérait un éléphant. J'ai alors dessiné l'intérieur du serpent boa, afin que les grandes personnes puissent comprendre. Elles ont toujours besoin d'explications. Mon dessin numéro 2 était comme ça:



Les grandes personnes m'ont conseillé de laisser de côté les dessins de serpents boas ouverts ou fermés, et de m'intéresser plutôt à la géographie, à l'histoire, au calcul et à la grammaire. C'est ainsi que j'ai abandonné, à l'âge de six ans, une magnifique carrière de peintre. J'avais été découragé par l'insuccès de mon dessin numéro 1 et de mon dessin numéro 2. Les grandes personnes ne comprennent jamais rien toutes seules, et c'est fatigant, pour les enfants, de toujours leur donner des explications.

J'ai donc dû choisir un autre métier et j'ai appris à piloter des avions. J'ai volé un peu partout dans le monde. Et la géographie, c'est exact, m'a beaucoup servi. Je savais reconnaître, du premier coup d'œil, la Chine de l'Arizona. C'est utile, si l'on est égaré pendant la nuit.

J'ai ainsi eu, au cours de ma vie, des tas de contacts avec des tas de gens sérieux. J'ai beaucoup vécu chez les grandes personnes. Je les ai vues de très près. Ça n'a pas trop amélioré mon opinion.

Quand j'en rencontrais une qui me paraissait un peu lucide, je faisais l'expérience sur elle de mon dessin numéro 1 que j'ai toujours conservé. Je voulais savoir si elle était vraiment compréhensive. Mais toujours elle me répondait: "C'est un chapeau." Alors je ne lui parlais ni de serpents boas, ni de forêts vierges, ni d'étoiles. Je me mettais à sa portée. Je lui parlais de bridge, de golf, de politique et de cravates. Et la grande personne était bien contente de connaître un homme aussi raisonnable.

CHAPITRE II

J'ai ainsi vécu seul, sans personne avec qui parler véritablement, jusqu'à une panne dans le désert du Sahara, il y a six ans. Quelque chose s'était cassé dans mon moteur, Et comme je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers, je me préparai à essayer de réussir, tout seul, une réparation difficile. C'était pour moi une question de vie ou de mort. J'avais à peine de l'eau à boire pour huit jours.

Le premier soir je me suis donc endormi sur le sable à mille milles de toute terre habitée. J'étais bien plus isolé qu'un naufragé sur un rideau au milieu de l'océan. Alors vous imaginez ma surprise, au levé du jour, quand une drôle de petite voix m'a réveillé. Elle disait:

-S'il vous plaît... dessine-moi un mouton!

-Hein!

-Dessine-moi un mouton...

J'ai sauté sur mes pieds comme si j'avais été frappé par la foudre. J'ai bien frotté mes yeux. J'ai bien regardé. Et j'ai vu un petit bonhomme tout à fait extraordinaire qui me considérait gravement. Voilà le meilleur portrait que, plus tard, j'ai réussi à faire de lui. Mais mon dessin, bien sûr, est beaucoup moins ravissant que le modèle. Ce n'est pas de ma faute. J'avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes, à l'âge de six ans, et je n'avais rien appris à dessiner, sauf les boas fermés et les boas ouverts.



Je regardai donc cette apparition avec des yeux tout ronds d'étonnement. N'oubliez pas que je me trouvais à mille milles de toute région habitée. Or mon petit bonhomme ne me semblait ni égaré, ni mort de fatigue, ni mort de faim, ni mort de soif, ni mort de peur. Il n'avait en rien l'apparence d'un enfant perdu au milieu du désert, à mille milles de toute région habitée. Quand je réussis enfin de parler, je lui dis:

-Mais qu'est-ce que tu fais là?

Et il me répéta alors, tout doucement, comme une chose très sérieuse:

-S'il vous plaît... dessine-moi un mouton...

Quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir. Aussi absurde que cela me semblait à mille milles de tous les endroits habités et en danger de mort, je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe. Mais je me rappelai alors que j'avais surtout étudié la géographie, l'histoire, le calcul et la grammaire et je dis au petit bonhomme (avec un peu de mauvaise humeur) que je ne savais pas dessiner. Il me répondit:

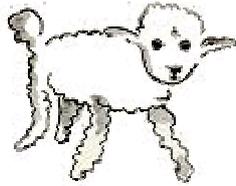
-Ça ne fait rien. Dessine-moi un mouton.

Comme je n'avais jamais dessiné un mouton je refis, pour , un des deux seuls dessins dont j'étais capable. Celui du boa fermé. Et je fus stupéfait d'entendre le petit bonhomme me répondre:

-Non! Non! Je ne veux pas d'un éléphant dans un boa. Un boa c'est très dangereux, et un éléphant c'est très encombrant. Chez moi c'est tout petit. J'ai besoin d'un mouton. Dessine-moi un mouton.

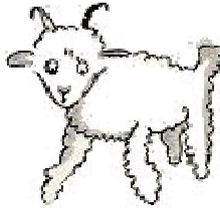
Alors j'ai dessiné.

Il regarda attentivement, puis:



-Non! Celui-là est déjà très malade. Fais-en un autre.

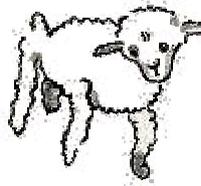
Je dessinai:



Mon ami sourit gentiment, avec indulgence:

-Tu vois bien... ce n'est pas un mouton, c'est un bélier. Il a des cornes...

Je refis donc encore mon dessin: Mais il fut refusé, comme les précédents:

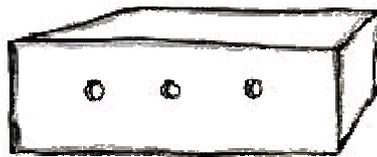


-Celui-là est trop vieux. Je veux un mouton qui vive longtemps.

Alors, faute de patience, comme j'avais hâte de commencer le démontage de mon moteur, je griffonnai ce dessin-ci.

Et je lançai:

-Ça c'est la caisse. le mouton que tu veux est dedans.



Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge: -C'est tout à fait comme ça que je le voulais! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton?

-Pourquoi?

-Parce que chez moi c'est tout petit...

-Ça suffira sûrement. Je t'ai donné un tout petit mouton.

Il pencha la tête vers le dessin:

-Pas si petit que ça... Tiens! Il s'est endormi...

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du petit prince

Poum

Colette

Je suis le diable. Le diable ! Personne n'en doit douter. Il n'y a qu'à me voir d'ailleurs. Regardez-moi, si vous l'osez ! Noir, d'un noir roussi par les feux de la géhenne. Les yeux verts poison, veinés de brun, comme la fleur de la jusquiame. J'ai des cornes de poils blancs, raides, qui fusent hors de mes oreilles, et des griffes, des griffes, des griffes ! Combien de griffes ? Je ne sais pas. Cent mille, peut-être. J'ai une queue plantée de travers, maigre, mobile, impérieuse, expressive - pour tout dire, diabolique.

Je suis le diable, et non un simple chat. Je ne grandis pas. L'écureuil, dans sa cage ronde, est plus gros que moi. Je mange comme quatre, comme six - je n'engraisse pas.

J'ai surgi en mai, de la lande fleurie d'œillets sauvages et d'orchis mordorés. J'ai paru au jour, sous l'apparence bénigne d'un chaton de deux mois. Bonnes gens ! Vous m'avez recueilli, sans savoir que vous hébergiez le dernier démon de cette Bretagne ensorcelée. « Gnome », « Poulpiquet », « Korriganet », « Korrigan », c'est ainsi qu'il fallait me nommer, et non « Poum » ! Cependant, j'accepte pour mien ce nom parmi les hommes car il me sied.

« Poum ! » le temps d'une explosion et je suis là, jailli vous ne savez d'où. « Poum ! » j'ai cassé d'un bond exprès maladroit le vase de Chine, et « Poum ! » me voilà collé, comme une pieuvre noire, sur le museau blanc du lévrier qui crie avec une voix de femme battue... « Poum ! » parmi les tendres bégonias prêts à fleurir, et qui ne fleuriront plus... « Poum ! » au beau milieu du nid de pinsons, qui pépiaient, confiants, à la fourche du sureau... « Poum ! » dans la jatte de lait, « Poum ! » dans l'aquarium de la grenouille, et « Poum ! » enfin sur l'un de vous.

Ce soir, tandis que le jardin arrosé sent la vanille et la salade fraîche, vous errez, épaule contre épaule, heureux de vous taire, d'être seuls, de n'entendre sur le sable, quand vous passez tous deux, que le bruit d'un seul pas ... Seuls ? De quel droit ? Cette heure m'appartient. Rentrez ! La lampe vous attend. Rendez-moi mon domaine, car rien n'est vôtre ici dès la nuit close. Rentrez ! Ou bien « Poum ! » je jaillis du fourré, comme une longue étincelle, comme une flèche invisible et sifflante. Faut-il que je frôle et que j'entrave vos pieds, mou, velu, humide, rampant, méconnaissable ?... Rentrez ! Le double feu vert de mes prunelles vous escorte, suspendu entre ciel et terre, éteint ici, rallumé là. Rentrez en murmurant : « Il fait frais » pour

excuser le frisson qui désunit vos lèvres et desserre vos mains enlacées. Fermez les persiennes, en froissant le lierre du mur et l'aristoloche.

Je suis le diable, et je vais commencer mes diableries sous la lune montante, parmi l'herbe bleue et les roses violacées. Je conspire contre vous, avec l'escargot, le hérisson, la hulotte, le sphinx lourd qui blesse la joue comme un caillou.

Et gardez-vous, si je chante trop haut cette nuit, de mettre le nez à la fenêtre : vous pourriez mourir de me voir, sur le faîte du toit, assis tout noir au centre de la lune !...

Djali, la chèvre savante

Esméralda, une bohémienne, vient de danser sur le parvis de Notre-Dame à Paris. Entourée d'une foule de badauds, elle présente alors un numéro avec sa chèvre Djali.

La scène qui suit est extraite d'un des chefs-d'œuvre que le grand écrivain français Victor Hugo écrivit en 1831. Elle se passe à Paris en 1482, le jour des Rois et de la Fête des Fous.

La jeune fille, essoufflée, s'arrêta enfin, et le peuple l'applaudit avec amour.

- Djali, dit la bohémienne.

Alors Gringoire vit arriver une jolie petite chèvre blanche, alerte, éveillée, lustrée, avec des cornes dorées, avec des pieds dorés, avec un collier doré, qu'il n'avait pas encore aperçue, et qui était restée jusque-là accroupie sur un coin du tapis et regardant danser sa maîtresse.

- Djali, dit la danseuse, à votre tour.

Et s'asseyant, elle présenta gracieusement à la chèvre son tambour de basque.

- Djali, continua-t-elle, à quel mois sommes-nous de l'année ?

La chèvre leva son pied de devant et frappa un coup sur le tambour. On était en effet au premier mois. La foule applaudit.

- Djali, reprit la jeune fille en tournant son tambour de basque d'un autre côté, à quel jour du mois sommes-nous ?

Djali leva son petit pied d'or et frappa six coups sur le tambour.

- Djali, poursuivit l'Égyptienne toujours avec un nouveau manège du tambour, à quelle heure du jour sommes-nous ?

Djali frappa sept coups. Au même moment l'horloge de la Maison-aux-Piliers sonna sept heures.

Le peuple était émerveillé.

[...]

La bohémienne se retourna encore une fois, elle pirouetta sur le talon, et se mit à recueillir dans un tambour de basque les dons de la multitude.

La poupée de cire.

Ma bonne, ma bonne, dit un jour Sophie en accourant dans sa chambre, venez vite ouvrir une caisse que papa m'a envoyée de Paris; je crois que c'est une poupée de cire, car il m'en a promis une.

LA BONNE.-- Où est la caisse ?

SOPHIE.-- Dans l'antichambre: venez vite, ma bonne, je vous en supplie.

La bonne posa son ouvrage et suivit Sophie à l'antichambre. Une caisse de bois blanc était posée sur une chaise; la bonne l'ouvrit. Sophie aperçut la tête blonde et frisée d'une jolie poupée de cire; elle poussa un cri de joie et voulut saisir la poupée, qui était encore couverte d'un papier d'emballage.

LA BONNE.-- Prenez garde! ne tirez pas encore; vous allez tout casser. La poupée tient par des cordons.

SOPHIE.-- Cassez-les, arrachez-les; vite, ma bonne, que j'aie ma poupée.

La bonne, au lieu de tirer et d'arracher, prit ses ciseaux, coupa les cordons, enleva les papiers, et Sophie put prendre la plus jolie poupée qu'elle eût jamais vue. Les joues étaient roses avec de petites fossettes; les yeux bleus et brillants; le cou, la poitrine, les bras en cire, charmants et potelés. La toilette était très simple: une robe de percale festonnée, une ceinture bleue, des bas de coton et des brodequins noirs en peau vernie.

Sophie l'embrassa plus de vingt fois, et, la tenant dans ses bras, elle se mit à sauter et à danser. Son cousin Paul, qui avait cinq ans, et qui était en visite chez Sophie, accourut aux cris de joie qu'elle poussait.

SOPHIE.-- Paul, regarde quelle jolie poupée m'a envoyée papa! s'écria Sophie.

PAUL.-- Donne-la-moi, que je la voie mieux.

SOPHIE.-- Non, tu la casserais.

PAUL.-- Je t'assure que j'y prendrai bien garde; je te la rendrai tout de suite.

Sophie donna la poupée à son cousin, en lui recommandant encore de prendre bien garde de la faire tomber. Paul la retourna, la regarda de tous les côtés, puis la remit à Sophie en secouant la tête.

SOPHIE.-- Pourquoi secoues-tu la tête?

PAUL.-- Parce que cette poupée n'est pas solide; je crains que tu ne la casses.

SOPHIE.-- Oh! sois tranquille, je vais la soigner tant, tant que je ne la casserai jamais. Je vais demander à maman d'inviter Camille et Madeleine à déjeuner avec nous, pour leur faire voir ma jolie poupée.

PAUL.-- Elles te la casseront.

SOPHIE.-- Non, elles sont trop bonnes pour me faire de la peine en cassant ma pauvre poupée.

Le lendemain, Sophie peigna et habilla sa poupée, parce que ses amies devaient venir. En l'habillant, elle la trouva pâle. «Peut-être, dit-elle, a-t-elle froid, ses pieds sont glacés. Je vais la mettre un peu au soleil pour que mes amies voient que j'en ai bien soin et que je la tiens bien chaudement.» Sophie alla porter la poupée au soleil sur la fenêtre du salon.

«Que fais-tu à la fenêtre, Sophie?» lui demanda sa maman.

SOPHIE.-- Je veux réchauffer ma poupée, maman; elle a très froid.

LA MAMAN.-- Prends garde, tu vas la faire fondre.

SOPHIE.-- Oh non! maman, il n'y a pas de danger: elle est dure comme du bois.

LA MAMAN.-- Mais la chaleur la rendra molle; il lui arrivera quelque malheur, je t'en préviens.

Sophie ne voulut pas croire sa maman, elle mit la poupée étendue tout de son long au soleil, qui était brûlant.

Au même instant elle entendit le bruit d'une voiture: c'étaient ses amies qui arrivaient. Elle courut au-devant d'elles; Paul les avait attendues sur le perron; elles entrèrent au salon en courant et parlant toutes à la fois. Malgré

leur impatience de voir la poupée, elles commencèrent par dire bonjour à Mme de Réan, maman de Sophie; elles allèrent ensuite à Sophie, qui tenait sa poupée et la regardait d'un air consterné.

MADELEINE, _regardant la poupée. _-- La poupée est aveugle, elle n'a pas d'yeux.

CAMILLE.-- Quel dommage! comme elle est jolie!

MADELEINE.-- Mais comment est-elle devenue aveugle ! Elle devait avoir des yeux.

Sophie ne disait rien; elle regardait la poupée et pleurait.

MADAME DE RÉAN.-- Je t'avais dit, Sophie, qu'il arriverait un malheur à ta poupée si tu t'obstinais à la mettre au soleil. Heureusement que la figure et les bras n'ont pas eu le temps de fondre. Voyons, ne pleure pas; je suis très habile médecin, je pourrai peut-être lui rendre ses yeux.

SOPHIE, pleurant. -- C'est impossible, maman, ils n'y sont plus.

Mme de Réan prit la poupée en souriant et la secoua un peu; on entendit comme quelque chose qui roulait dans la tête. «Ce sont les yeux qui font le bruit que tu entends, dit Mme de Réan; la cire a fondu autour des yeux, et ils sont tombés. Mais je tâcherai de les ravoir. Déshabillez la poupée, mes enfants, pendant que je préparerai mes instruments.»

Aussitôt Paul et les trois petites filles se précipitèrent sur la poupée pour la déshabiller. Sophie ne pleurait plus; elle attendait avec impatience ce qui allait arriver.

La maman revint, prit ses ciseaux, détacha le corps cousu à la poitrine; les yeux, qui étaient dans la tête, tombèrent sur ses genoux; elle les prit avec des pinces, les replaça où ils devaient être, et, pour les empêcher de tomber encore, elle coula dans la tête, et sur la place où étaient les yeux, de la cire fondue qu'elle avait apportée dans une petite casserole; elle attendit quelques instants que la cire fût refroidie, et puis elle recousit le corps à la tête.

Les petites n'avaient pas bougé. Sophie regardait avec crainte toutes ces opérations, elle avait peur que ce ne fût pas bien; mais, quand elle vit sa

poupée raccommodée et aussi jolie qu'auparavant, elle sauta au cou de sa maman et l'embrassa dix fois.

«Merci, ma chère maman, disait-elle, merci: une autre fois je vous écouterai, bien sûr.»

On rhabilla bien vite la poupée, on l'assit sur un petit fauteuil et on l'emmena promener en triomphe en chantant:

Vive maman De baisers je la mange. Vive maman ! Elle est notre bon ange.

Le petit garçon qui ne parlait pas

Il y avait une fois un petit garçon qui ne parlait pas. Sa maman était désolée :

- Pourquoi mon Yannick ne dit-il jamais rien?

Tous les matins on le voyait passer, courant au milieu du troupeau de moutons de son père et accompagné par un grand chien roux.

Yannick aimait beaucoup les animaux et surtout les agneaux. Son père lui en avait donné un pour sa fête. Il était noir et blanc. Comme cet agneau n'avait plus de maman, Yannick le nourrissait au biberon ...

Un soir, en rassemblant le troupeau, Yannick s'aperçut que son agneau avait disparu, mais aucun son ne sortait de sa gorge ...

... Alors, pendant que le grand chien roux surveillait le troupeau, Yannick partit à la recherche de l'agneau. À la ferme, maman s'inquiétait :

- Bientôt la nuit va tomber, et Yannick n'est pas encore rentré... Que lui est-il arrivé ?

Aussitôt, le fermier décida de partir à la recherche de son fils. Ses autres enfants l'accompagnèrent.

Quand ils arrivèrent dans le pré, tout le troupeau attendait, surveillé par le grand chien roux.

- Yannick ! Yannick ! appelèrent le fermier et les enfants.

Mais personne ne répondit. Ils se dirigèrent vers un étang situé tout au bout du pré et caché par un rideau d'arbres, ils couraient, de plus en plus inquiets ...

Ils aperçurent alors une petite silhouette sortant de l'eau : c'était Yannick, portant l'agneau dans ses bras. Tous deux étaient trempés ...

- Que vous est-il arrivé? demanda le fermier.

Yannick ouvrit la bouche et, à la grande stupéfaction de tous, il expliqua d'une petite voix maladroite:

- Mon ... mon agneau s'est... s'est sauvé et il est... tom ... tombé dans l'étang ... Il allait se ... se ... noyer ... Alors ... j'ai plon ... plongé dans l'eau et j'ai... p ... pu le rattraper. J'ai... j'ai... f... .froid .

Le père de Yannick n'en croyait pas ses oreilles. Enfin, son petit garçon parlait. Quel bonheur !

- Tu parles, à présent, Yannick ?

- J'ai... j'ai eu tellement peur ... quand mon agneau est tombé ... tombé dans l'eau, répondit l'enfant, que tous les mots sont sortis ... d'un seul coup !

Le fermier enveloppa Yannick et l'agneau dans son gros blouson. La petite caravane se mit en route ... La fermière les attendait sur le seuil... Elle courut vers Yannick qui se jeta dans ses bras en criant :

- Maman ! Je parle !

Depuis ce jour, Yannick est le plus bavard de toute la famille. Personne ne peut plus placer un seul mot !

Jacqueline Pierre, Françoise Rousset, *Raconte-mi, raconte-moi*, Éd. Nathan, Histoires à raconter

PIERRE ET LE LOUP

Un beau matin Pierre ouvrit la porte du jardin et s'en alla dans les prés verts. Sur la plus haute branche d'un grand arbre, était perché un petit oiseau, ami de Pierre. " Tout est calme ici. " gazouillait-il gaiement. Un canard arriva bientôt en se dandinant, tout heureux que Pierre n'ait pas fermé la porte du jardin. Il en profita pour aller faire un plongeon dans la mare, au milieu du pré.

Apercevant le canard, le petit oiseau vint se poser sur l'herbe tout près de lui.

" Mais quel genre d'oiseau es-tu donc, qui ne sait voler ? " dit-il en haussant les épaules.

A quoi le canard répondit :

" Quel genre d'oiseau es-tu qui ne sait pas nager ? "

Et il plongea dans la mare. Ils discutèrent longtemps, le canard nageant dans la mare, le petit oiseau voltigeant au bord.

Soudain quelque chose dans l'herbe attira l'attention de Pierre, c'était le chat qui approchait en rampant. Le chat se disait :

" L'oiseau est occupé à discuter. Je vais en faire mon déjeuner. "

Et comme un voleur, il avançait sur ses pattes de velours.

" Attention ", cria Pierre, et l'oiseau aussitôt s'envola sur l'arbre. Tandis que du milieu de la mare le canard lançait au chat des " coin-coin " indignés. Le chat rôdait autour de l'arbre en se disant :

" Est-ce la peine de grimper si haut ? Quand j'arriverai, l'oiseau se sera envolé. "

Tout à coup Grand-père apparut. Il était mécontent de voir que Pierre était allé dans le pré.

" L'endroit est dangereux. Si un loup sortait de la forêt, que ferais-tu ? "

Pierre ne fit aucun cas des paroles de son grand-père et déclara que les grands garçons n'avaient pas peur des loups. Mais Grand-père prit Pierre par la main, l'emmena à la maison et ferma à clé la porte du jardin.

Il était temps. A peine Pierre était-il parti, qu'un gros loup gris sortit de la forêt. En un éclair, le chat grimpa dans l'arbre. Le canard se précipita hors de la mare en caquetant. Mais malgré tout ses efforts, le loup courait plus vite. Le voilà qui approcha de plus en plus près, plus près, il le rattrapa, s'en saisit et l'avala d'un seul coup.

Et maintenant voici où en était les choses : le chat était assis sur une branche, l'oiseau sur une autre, à bonne distance du chat, bien sûr, tandis que

le loup faisait le tour de l'arbre et les regardait tous deux avec des yeux gourmands.

Pendant ce temps, derrière la porte du jardin, Pierre observait ce qui se passait, sans la moindre frayeur. Une des branches de l'arbre, autour duquel tournait le loup, s'étendait jusqu'au mur. Pierre s'empara de la branche, puis monta dans l'arbre.

Alors Pierre dit à l'oiseau :

" Va voltiger autour de la gueule du loup mais prends garde qu'il ne t'attrape. "

De ses ailes, l'oiseau touchait presque la tête du loup qui sautait furieusement après lui pour l'attraper. Oh que l'oiseau agaçait le loup ! Et que le loup avait envie de l'attraper ! Mais que l'oiseau était bien trop adroit et le loup en fut pour ses frais.

Pendant ce temps, Pierre fit à la corde un nœud coulant, et les descendit tout doucement. Il attrapa le loup par la queue et tira de toutes ses forces. Le loup, se sentant pris, se mit à faire des bonds sauvages pour essayer de se libérer. Mais Pierre attachait l'autre bout de la corde à l'arbre, et les bonds que faisaient le loup ne firent que resserrer le nœud coulant.

C'est alors que les chasseurs sortirent de la forêt. Ils suivaient les traces du loup et tiraient des coups de fusil. Pierre leur cria du haut de l'arbre :

" Ne tirez pas. Petit oiseau et moi, nous avons déjà attrapé le loup. Aidez-nous à l'emmener au jardin zoologique. "

Et maintenant, imaginez la marche la marche triomphale : Pierre est en tête ; derrière lui, les chasseurs traînaient le loup, et, fermant la marche le Grand-père et le chat. Le grand-père, mécontent, hochait la tête en disant :

" Ouais ! Et si Pierre n'avait pas attrapé le loup, que serait-il arrivé ? "

Au-dessus d'eux, l'oiseau voltigeait en gazouillant :

" Comme nous sommes braves, Pierre et moi. Regardez ce que nous avons attrapé. "